

Epreuve de Langue Vivante B

Durée 3 h

Si, au cours de l'épreuve, un candidat repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, d'une part il le signale au chef de salle, d'autre part il le signale sur sa copie et poursuit sa composition en indiquant les raisons des initiatives qu'il est amené à prendre.

Pour cette épreuve, l'usage des machines (calculatrices, traductrices,...) et de dictionnaires est interdit.

Les candidats qui ne composeraient pas dans la langue choisie au moment de leur inscription se verront attribuer la note zéro.

Instructions aux candidats :

L'épreuve comporte deux parties : thème et contraction d'un texte français à reformuler dans la langue choisie pour le thème, en un texte cohérent de 100 à 120 mots environ.

C'est le même texte français qui sert pour la contraction dans toutes les langues.

I - Traduire en allemand (10 points)

-Alors ? demandèrent les parents. Il est fait ce problème ?

Les petites devinrent rouges. Elles ôtèrent les crayons de leurs bouches.

-Pas encore, répondit Delphine avec une petite voix. Il est difficile. La maîtresse nous avait prévenues.

-Du moment que la maîtresse vous l'a donné, c'est que vous pouvez le faire. Mais avec vous, c'est toujours la même chose. Pour s'amuser, jamais en retard, mais pour travailler, plus personne.

-Il y a déjà deux heures qu'on cherche, dit Marinette.

-Et bien, vous chercherez encore. Vous y passerez votre jeudi après-midi, mais il faut que le problème soit fait ce soir.

Marcel Aymé, *Les contes du chat perché*, 1939

I - Traduire en anglais (10 points)

Je demandais des nouvelles [...] mais elle me répondit simplement que ce n'était pas un pensionnaire encombrant, car il n'avait à peu près pas quitté sa chambre depuis notre départ. Il mangeait à peine, sans regarder ce qu'il mangeait, ne parlait pas et se contentait, quand il voyait entrer quelqu'un chez lui, de lui jeter un coup d'œil terne, comme s'il ne le connaissait pas et n'avait même jamais eu l'occasion de rencontrer cette personne.

-Nous nous demandons, dit Charles qui avait pris l'appareil à son tour, si nous ne devrions pas faire venir un médecin. Il est évident que c'est un homme dans un état de grande dépression. Je n'y connais rien, mais...

Marie-Claude Rémond, *Un Château en Périgord*, 2009

I - Traduire en arabe (10 points)

- C'était qui ? demande sa femme, qui flâne toujours au lit.
- Aucune idée, lui répond-il en sautant par-dessus les valises pour attraper ses affaires.

Suite à un mystérieux transfert d'énergie pendant la nuit, il s'est réveillé revigoré, légèrement survolté, tandis que sa femme a l'air d'une semi-convalescente sur son oreiller, les traits tirés, les yeux gonflés.

- Tu es sûr que ce n'était personne que tu connaissais ? insiste-t-elle en faisant l'effort de se redresser sur les coudes.

- Sûr et certain. Il ne sait pas ce qu'elle essaie d'insinuer, mais il n'a aucune envie de se laisser entraîner dans cette conversation.

Patrick Lapeyre, *La vie est brève et le désir sans fin*, 2010

I - Traduire en espagnol (10 points)

De toute la matinée il ne vit qu'une bergère à l'horizon, qui ramenait son troupeau. Il eut beau la hélér, essayer de courir, elle disparut sans l'entendre.

Il continua cependant de marcher dans sa direction, avec une désolante lenteur... Pas un toit, pas une âme. (...)

Il pouvait être trois heures de l'après-midi lorsqu'il aperçut enfin au-dessus d'un bois de sapins, la flèche d'une tourelle grise.

« Quelque vieux manoir abandonné, se dit-il, quelque pigeonnier désert. » Et, sans presser le pas, il continua son chemin. Au coin du bois, débouchait entre deux poteaux blancs une allée où Meaulnes s'engagea. Il y fit quelques pas et s'arrêta.

Alain-Fournier, *Le Grand Meaulnes*, 1913

I - Traduire en italien (10 points)

Monsieur Linh ouvre le couvercle de la boîte. A l'intérieur, il y a une feuille de soie, légère, d'un rose très tendre. Il l'écarte. Son cœur bat la chamade. Il pousse un petit cri. Une robe de princesse vient d'apparaître, délicate, somptueuse, pliée avec grâce. Une robe éblouissante. Une robe pour Sang Diû !

« Elle va être belle ! » dit Monsieur Bark en désignant la petite des yeux. Monsieur Linh ose à peine poser ses doigts sur la robe. Il a trop peur de l'abîmer. Jamais il n'a vu un vêtement aussi beau. Et ce vêtement, le gros homme vient de l'offrir à son enfant.

D'après Philippe Claudel, *La petite fille de Monsieur Linh*, 2005

II - Contracter le texte suivant en 100/120 mots dans la langue choisie (10 points)

Il est difficile de concevoir que l'on aime le travail. S'il en allait autrement, l'amélioration des techniques, dont le but est de le rendre moins pénible et plus rapide, n'aurait aucun sens. Pourquoi abrégé un plaisir ? Admettons que creuser un trou avec les ongles soit une tâche agréable. Il n'y aurait pas lieu de prendre un bâton que plus tard on perfectionnerait en y adjoignant une pierre, puis du métal, à l'une de ses extrémités et d'inventer bêche, pioche, perceuse, engin pneumatique, bref tout ce qui fait des trous, plus rapidement et mieux qu'une main. Le progrès technique va dans le sens d'un allègement du travail et l'idéal serait que la machine remplace le travailleur. Ainsi, lorsqu'Adam et Ève furent chassés du Paradis, pour les raisons que l'on sait, Dieu les condamna à la multiplication et au labeur. Il est évident que, dans l'esprit du Créateur, le travail avait une valeur de punition et non de récompense. Ce mot et celui de torture ont la même étymologie latine : tripalium. Pendant des siècles, travailler paraissait une nécessité désagréable, un devoir peut-être, mais sûrement pas un plaisir, alors que de nos jours, ce n'est plus aussi vrai, si l'on en juge par la peur de le perdre.

Il existe cependant des gens que la vocation anime, comme certains artistes, quelques savants ou bien encore, ces rares individus qui, depuis la plus tendre enfance, ont toujours su que, plus tard, ils exerceraient leurs talents dans une discipline bien précise. Il nous est donc possible de concevoir que Mozart, par exemple, aimât travailler et ne fût heureux que dans la besogne. Les autres, tous les autres qui ne sont ni des génies, ni même des gens remarquables, pourquoi font-ils, pourquoi faisons-nous semblant ? Ne dites pas que vous passez la plus grande partie de votre vie active dans un bureau, une usine, un magasin, en raison d'une vocation de toujours... Le hasard, un concours de circonstances décide souvent de nos occupations professionnelles. De même, il est fréquent que des personnes changent de métier ou bien, malgré des études destinées à exercer une profession précise, se retrouvent faisant autre chose. Pour la majorité d'entre nous, le travail est une nécessité, puisqu'il nous permet de gagner notre vie. Remarquons donc qu'il ne suffit pas de recevoir celle-ci de nos parents, mais qu'il nous faut également la gagner, sinon, et c'est logique, nous la perdons. Ici, le mot ne signifie pas forcément mourir ; il peut aussi être pris dans le sens de gâcher, de rater. On s'aperçoit alors que l'expression, j'aime mon travail, est chargée d'un sens social, psychologique, émotionnel.

La vérité est autre : pour s'en convaincre, il suffit de regarder les embouteillages de voitures à l'époque des départs en vacances. Si le travail nous rendait heureux, nous verrions arriver avec effroi cette contrainte insupportable de le cesser, pour prendre un repos injustifié. Et que penser de ces jours fériés, de ces ponts qui nous arrachent de nos bureaux, magasins, usines ?

Notre labeur, détestable en-soi, nous procure cependant de grandes et multiples satisfactions, d'où une certaine confusion. Non seulement permet-il à l'individu de s'offrir les objets qu'il convoite, mais lui donne aussi l'illusion de son importance, du caractère unique et irremplaçable de sa personne, alors qu'en réalité, le monde tourne très bien sans lui. On sait que beaucoup de retraités vivent mal leur nouvel état. Ils affirment ne pas être habitués à ne rien faire, comme si toute activité leur était interdite. La vérité est autre : ils s'aperçoivent que l'entreprise qui les employait ou mieux encore qu'ils dirigeaient, que la société, dans laquelle ils pensaient jouer un rôle, que les hommes qu'ils commandaient, se passent d'eux et que la vie continue, aussi bien, aussi mal.

Paul-Louis Spaak, *Nos Derniers Beaux Jours*, 2011

FIN DE L'EPREUVE